

cas précis, elle soit également source de tensions pour les croyants des siècles qui allaient suivre.

Un état de la situation

Il existe deux camps plus ou moins clairement définis sur la question du rapport entre l'Esprit et la faiblesse présente. D'un côté, il y a un point de vue qui, par défaut, est celui de la majorité¹. Ce point de vue possède une caractéristique subtile qui le fait paraître plus paulinien qu'il ne l'est en réalité ; mais en fait, il penche vers un défaitisme qui est particulièrement difficile à concilier avec la pensée de Paul. Ce qui est en cause, c'est la tendance de certains à confondre le mot « faiblesse », c'est-à-dire la vie *dans* la chair, avec la vie *selon* la chair. Lorsque Paul écrit, par exemple, que « l'Esprit vient nous aider dans notre faiblesse » (Rm 8.26), ils lisent dans le mot « faiblesse » toute notre existence présente, y compris notre condition pécheresse. Le fait que Paul se glorifie de ses faiblesses embrasse donc, de ce point de vue, la prétendue lutte entre l'Esprit et la chair, tout comme les diverses faiblesses et souffrances corporelles auxquelles Paul fait effectivement référence².

Pourtant, Paul ne va jamais dans le sens de cette identification, comme le montre l'étude attentive du mot « faiblesse » dans ses lettres³. Le terme s'applique en effet à la vie *dans* la chair, c'est-à-dire à notre vie humaine présente, vécue dans le contexte de la souffrance et du handicap. Mais, comme nous

1. Le problème, me semble-t-il, provient d'une incapacité générale à prendre au sérieux l'idée selon laquelle l'Esprit est la présence active de Dieu.

2. Le principal partisan de ce point de vue est James D.G. DUNN, *Jesus and the Spirit*, Philadelphie, Westminster, 1975, p. 326-342 ; malgré ses points forts et l'intelligence de sa réflexion, il développe sur ce point une thèse qui est tout simplement étrangère à Paul.

3. À ce propos, voir David A. BLACK, *Paul, Apostle of Weakness. Astheneia and Its Cognates in the Pauline Literature*, New York, Peter Lang, 1984.

l'avons noté au chapitre précédent, il ne faut pas confondre la vie *dans* la chair et la vie *selon* la chair ; cette dernière formule, pour Paul, signifie vivre dans le péché.

La meilleure preuve que Paul n'inclut pas un possible conflit intérieur entre l'Esprit et la chair dans sa compréhension de la « force dans la faiblesse », c'est qu'il parle positivement de la vie dans la faiblesse, à tel point qu'elle est pour lui un motif de fierté et de joie. Or il est inimaginable que l'apôtre se réjouisse de la vie selon la chair, ce qu'il ne fait d'ailleurs pas.

La conséquence de cette approche est une perspective eschatologique « sous-réalisée » : le « pas encore » efface le « déjà ». Même si l'on y parle beaucoup de l'Esprit, cette lecture conduit à laisser le peuple de Dieu se débrouiller plus ou moins seul dans ses combats, bien sûr en mentionnant l'Esprit, mais avec peu d'expérience paulinienne de l'Esprit comme présence puissante de Dieu.

De l'autre côté, on trouve des tendances tout aussi fortes au triomphalisme : une valorisation exagérée du « déjà ». La tentation est particulièrement forte dans une culture comme celle d'aujourd'hui, qui refuse toute douleur quelle qu'elle soit comme un mal et qui cherche à éviter la souffrance à tout prix. Le débat, dans cette deuxième approche, n'est pas entre une lutte intérieure et la tendance humaine au péché, mais entre la puissance promise – et expérimentée – du Saint-Esprit et la vision du monde de notre culture, qui considère la souffrance et la peine comme intrinsèquement mauvaises.

Que la souffrance et la peine proviennent du mal, il n'y a pas lieu d'en douter ; qu'elles soient la conséquence directe de notre propre mal – ou de notre manque de foi, comme certains le diraient – ne doit pas seulement être contesté, mais vigoureusement rejeté. Cette pensée est totalement étrangère à Paul. La conséquence de cette approche est une perspective eschatologique « surréalisée » : le « déjà » efface le « pas

encore », ce qui conduit à une conception non paulinienne de la présence et de la puissance de l'Esprit, et à refuser la faiblesse dans le présent comme si elle déshonorait Dieu.

Mais pourquoi séparer des réalités qui, chez Paul, coexistent sereinement⁴. Paul ne connaît pas d'Évangile qui ne soit pas tout à la fois puissance de Dieu, puissance manifestée par la résurrection de Christ et puissance dont le signe est la présence de l'Esprit. Cela comprend les « miracles » accomplis dans l'assemblée (Ga 3.5), que Paul peut invoquer en passant comme preuve que le salut en Christ dépend de la foi et non de l'observance de la Torah (« Lorsque Dieu vous donne son Esprit et qu'il accomplit parmi vous des miracles, le fait-il parce que vous obéissez à la Loi ou parce que vous accueillez avec foi la Bonne Nouvelle que vous avez entendue? »). Cela comprend également la proclamation efficace de Christ, accompagnée par la puissance de l'Esprit, qui produit des conversions (1 Th 1.5-6 ; 1 Co 2.4-5), malgré l'évidente faiblesse du messager lui-même (1 Co 2.1-3 ; 2 Co 12.7-10).

Que la souffrance et la peine proviennent du mal, il n'y a pas lieu d'en douter; qu'elles soient la conséquence directe de notre propre mal – ou de notre manque de foi, comme certains le diraient – ne doit pas seulement être contesté, mais vigoureusement rejeté. Cette pensée est totalement étrangère à Paul.

4. Je dis « sereinement » non parce que Paul aimait souffrir, mais parce qu'il situait la souffrance dans le cadre de son engagement de disciple. En d'autres termes, il voyait la souffrance comme une façon de suivre la voie de Christ, qui a lui-même souffert avant d'entrer dans sa gloire et qui, par cette souffrance, a racheté le peuple de Dieu. D'où la volonté de Paul, de souffrir non seulement pour Christ et donc pour l'Église, mais aussi de se réjouir dans sa souffrance, parce qu'elle confirmait pour lui la réalité de sa condition de disciple.

Pour beaucoup, en particulier les Corinthiens (et leurs disciples actuels), ce dernier élément relève d'une contradiction. Comment peut-il y avoir des miracles, mais pas de miracle en sa propre faveur? Comment peut-on se glorifier de la puissance de la résurrection et de la vie de l'Esprit, et ne pas voir cette puissance appliquée à ses propres faiblesses et souffrances physiques? « Médecin, guéris-toi toi-même » n'était pas seulement une parole adressée à Christ. C'est toujours le critère de ceux pour qui la puissance de Dieu ne peut se manifester que de manière visible et extraordinaire, qui n'imaginent jamais que la gloire de Dieu peut reposer sur la manifestation de sa grâce et de sa puissance à travers la faiblesse humaine, et que c'est le cas précisément pour qu'il n'y ait pas de confusion quant à la source!

L'Esprit, la puissance et la faiblesse

Commençons par le mot « puissance », car une partie du problème vient encore une fois des définitions. Selon les textes, il est parfois difficile de savoir précisément ce qu'est la puissance pour Paul. Il fait fréquemment référence aux manifestations visibles qui révèlent la présence de l'Esprit (par exemple en 1Co 2.4-5; Ga 3.5; Rm 15.19). Les données de 1Thessaloniens 5.19-22; 1Corinthiens 12-14; Galates 3.2-5; et Romains 12.6 confirment que les Églises pauliniennes étaient « charismatiques », au sens où la présence dynamique de l'Esprit se manifestait dans leurs rassemblements⁵. D'ailleurs, même lorsque « puissance » signifie que les croyants comprennent et vivent l'amour de Christ d'une manière plus approfondie (Ép 3.16-20), Paul affirme l'œuvre miraculeuse de l'Esprit, dont le signe est le comportement des croyants les uns à l'égard des autres. Cette dimension dynamique de la vie dans l'Esprit est probablement ce qui distingue le plus les croyants des Églises de Paul, de ceux d'autres périodes de

5. À ce propos, voir les chapitres 13 et 14; cf. aussi DUNN, *Jesus*, p. 160-165.